

André Siegfried et la Suisse

Autor(en): **Martin-Siegfried, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **34 (1976)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-137692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

André Siegfried et la Suisse

A. Martin-Siegfried,
Paris

I. EN MARGE D'UN CENTENAIRE

« Après deux guerres mondiales, la Suisse nous donne l'impression d'une sorte de paradis perdu, un témoin qui en géologie rappelle des époques disparues... Elle représente ce que l'Europe a de plus évolué. De sa solidité, notre continent a plus que jamais besoin ; car ce petit pays, grand par la place qu'il tient dans le monde, exprime au maximum l'essence de notre civilisation européenne... »

C'est en ces termes saisissants qu'André Siegfried, dans l'avant-propos de son maître ouvrage, *La Suisse, démocratie-témoin*, paru en 1948, définissait la place de la Suisse dans le monde. Nous situant dans le contexte du centenaire de la naissance du grand penseur et des manifestations imposantes qui l'ont marqué durant l'année écoulée, notre propos vise à rappeler quel fut son apport dans la vie culturelle et scientifique de la Suisse, ainsi que ses relations privilégiées avec la Confédération helvétique et son *intelligensia*. Nous avons fait appel aux témoignages de ses amis suisses et avons scruté ses archives personnelles à Paris.

II. L'HOMME ET SON ŒUVRE SCIENTIFIQUE

Qui au juste était André Siegfried ?

Ecrivain ou savant ? Professeur ou journaliste ? Historien ou géographe ? Mondialiste ou futurologue ?

N'est-ce pas la question qui vient tout naturellement à l'esprit devant une œuvre si riche et si diverse, d'une ampleur exceptionnelle ?

Le colloque du 15 mars 1975 au Collège de France, sur le thème *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, devait nous en apporter la réponse. Réunis sous l'égide du Comité pour le centenaire de la naissance du célèbre géographe, nombre d'académiciens et de professeurs, enseignant dans les plus prestigieuses institutions en France et à l'étranger, sont venus rappeler l'œuvre du disparu et sa place dans la vie intellectuelle et scientifique de notre temps.

« Grand professeur dans la géographie et dans l'histoire, comme dans la connaissance des hommes, il eut dans le monde une autorité et un rayonnement considé-

rables. » Son action enseignante devait marquer plusieurs générations durant plus d'un demi-siècle à l'École libre des sciences politiques, ainsi qu'au Collège de France. Ses cours à l'Université de Harvard « firent comprendre les États-Unis aux Américains », nous apprendra l'un de ses élèves d'outre-Atlantique. « Ses analyses des vastes ensembles géographiques : Amérique latine, Continent nord-américain, l'Europe occidentale, le monde méditerranéen... constituent une remarquable explication de notre temps, vivante et originale... »

En écoutant sous les voûtes historiques du Collège de France d'éminentes personnalités qui furent ses disciples, évoquer les mérites exceptionnels d'André Siegfried, retenons qu'il fut pour sa génération le grand témoin, « l'observateur sagace et objectif, aux diagnostics sûrs, aux pronostics infaillibles, le savant à l'intelligence intuitive, extraordinairement pénétrante ; il a inventé une nouvelle science, la géographie électorale, et imaginé une nouvelle approche de l'économie analysée à partir de la psychologie des peuples... Son œuvre a visé à faire connaître le monde à la France et la France à elle-même... »

L'académicien : membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ses remarquables interventions fondées sur une documentation irréfutable au service d'une parole élégante et précise, la profonde valeur humaine de ses écrits, sa haute conscience morale en font l'un des plus brillants écrivains politiques de notre temps.

A l'Académie française, où il fut reçu en 1945, au fauteuil de Guillaume Hanoteaux, l'illustre historien. « Ses vertus de l'esprit, écrit André Chamson, son intuition créatrice... expliquent ce singulier prestige qu'il exerça sur l'Académie où ses opinions et ses jugements gardaient quelque chose de magistral... « Qu'en pense Monsieur Siegfried ? » entendait-on souvent dans les couloirs du quai de Conti. »

Dans ce bref raccourci, nous avons tenté de retracer l'œuvre et de la situer dans la vie intellectuelle de notre temps.

François Goguel, son successeur à la présidence de la Fondation nationale des sciences politiques, nous a parlé de *l'homme* : « André Siegfried est un homme de l'Ouest (né et élevé au Havre) aux ouvertures atlantiques ; c'est aussi un homme de l'Est (Mulhouse est le berceau de sa famille), mais c'est encore un homme du Midi : par sa mère ardéchoise, fille du pasteur Puaux.

» Ces trois souches expliquent cette combinaison féconde : esprit d'analyse, goût pour la comparaison, don d'observation et de synthèse, intuition pénétrante...

» Homme de conviction, de haute intégrité morale, d'une grande bonté et d'un fin humour, sa double ascendance alsacienne et cévenole l'attachait au protestantisme réformé. Il incarne hautement le libéralisme protestant, inspiré par l'esprit évangélique et spiritualiste... »

L'éminent historien René Huyghe, dans une récente communication à l'Académie française, où il évoquait l'action enseignante d'André Siegfried au Collège de France, rappelait que son avidité de comprendre et sa générosité d'esprit provoquaient un double mouvement dont l'impulsion était renforcée en lui par son hérédité protestante et par la rigueur morale qu'elle avait déposée en lui. « Ne répondait-elle pas au programme que définissait le théologien suisse Alexandre Vinet, qui voulait

« l'homme maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous » ? Maître de lui-même dans son enquête grâce aux ressources de sa lucidité et de son objectivité, serviteur de tous dans son apport inlassable de professeur et dans sa chaleur de communication, tel fut l'homme dont nous célébrons le centenaire », concluait René Huyghe.

III. RELATIONS PRIVILÉGIÉES AVEC LA SUISSE — PARTICIPATION A LA VIE CULTURELLE ET SCIENTIFIQUE HELVÉTIQUE

Dès son enfance, la Suisse exerce sur André Siegfried, semble-t-il, une attirance très forte ; puis jeune homme, il est épris d'alpinisme. L'Oberland bernois et ses massifs prestigieux provoquent chez lui une véritable fascination qui le conduit vers les cimes...

Au lendemain de la Grande Guerre, dans les années 20, ses hautes fonctions d'expert international — il est nommé chef de la section économique de la délégation française auprès de la SDN — l'amènent à de fréquents séjours sur les bords du Léman, à Genève, cette « cité des refuges », à laquelle il restera profondément attaché sa vie durant.

Après la Seconde Guerre mondiale, en 1946, Siegfried participe aux Rencontres internationales de Genève où il présente la pensée française dans les débats sur « progrès technique et progrès moral ». Aux zéloteurs d'une société hautement industrialisée, prônant l'éblouissante victoire de la technique, il lancera cet avertissement prophétique : « Toute solution technique crée un problème social ou moral : c'est comme si la nature se vengeait, en faisant payer, sans merci, le prix des avantages qui sont notre conquête... la machine est obéissante, mais la civilisation recule... »

En 1948 paraît *La Suisse, démocratie-témoin*, édité à Neuchâtel et à Lausanne ; tandis qu'à Genève s'ouvre pour Siegfried une collaboration nouvelle avec le Centre d'études industrielles.

Celui qui fut l'un de ses fondateurs, Claudius Terrier, l'éminent doyen de la Faculté des sciences économiques et sociales de Genève et qui fut aussi l'ami et le collaborateur d'André Siegfried, écrivait :

« 1946 : Genève accueille dans ses murs la première école internationale « post-graduate » établie en Europe. Pour préparer des ingénieurs, physiciens, chimistes, juristes ou sociologues aux fonctions de chefs d'entreprise, le Centre d'études industrielles recherche un véritable « maître à penser » ; il s'agit d'apprendre à raisonner sur de grandes dimensions, sur des délais plus longs, sur des rapports personnels plus humains. André Siegfried accepte cette mission et vient chaque année couronner les études faites, par de riches exposés suivis de discussions approfondies. La connaissance universelle des grands problèmes historiques, géographiques, économiques et sociaux confère à sa pensée un relief exceptionnel. Au contact du maître, les futurs chefs d'entreprise apprennent à transposer leurs connaissances techniques sur le plan des valeurs humaines ; par là même, ils se préparent à remplir plus sûrement les tâches qui les attendent.

» Quant au grand public des conférences universitaires, il garde le souvenir des incomparables leçons d'André Siegfried qui attiraient à l'Aula Magna une foule débordante.

dant de toutes parts, écoutant avec ravissement le prestigieux causeur lui parler avec une égale aisance du mysticisme russe, de l'industrialisme américain, de la ténacité anglo-saxonne ou du réalisme latin. »

Au colloque tenu à Paris, en mars 1975, au Collège de France, sur l'œuvre de Siegfried, M. Paul Haenni, directeur honoraire du Centre d'études industrielles de Genève, devait apporter un témoignage particulièrement saisissant. Evoquant Siegfried, docteur honoris causa de l'Université Jean Calvin, celui qui fut l'ami et le collaborateur du célèbre écrivain rappelle combien marquante fut sa contribution à la création puis à l'essor du Centre d'études industrielles de Genève. Écoutons-le : « Aujourd'hui encore, ses jugements sur les grands problèmes internationaux (historiques, géographiques ou économiques) y font toujours autorité. A ces futurs chefs d'entreprise, il a su faire comprendre l'importance du facteur humain dans la bonne marche d'une affaire...

» A une époque où nous voyons surgir les entreprises multinationales, deux de ses ouvrages prennent une valeur exceptionnelle ; ce sont : *Aspects du XX^e Siècle* et *L'Ame des Peuples*, car ils permettent de mieux saisir les problèmes psycho-sociaux que posent la direction de telles entreprises et la diversité des nationalités concernées...»

Jusqu'à la fin de son existence (mars 1959), nous le trouvons attentif à la vie politique de la Suisse, comme le prouvent les nombreux articles et textes de conférences s'y rapportant. Deux d'entre eux nous apparaissent particulièrement évocateurs à cet égard, ce sont : « Une démocratie vraiment populaire », écrit en 1957, et « Référendum en Suisse et suffrage féminin », publié en janvier 1959, quelques mois avant sa mort.

Dans le premier de ces deux articles, nous retrouvons Siegfried écrivain politique, l'un des plus brillants de notre temps, au dire de son collègue de l'Académie des sciences morales et politiques, Edouard Bonnefous. Avec son intelligence profonde de la terre et des hommes, il nous emmène au cœur des Alpes bernoises, et par-delà, au pays valaisan, dans la vallée du Lötschental, à la découverte de cette micro-société, qu'il nous présente comme « un exemple et une relique de démocratie totale ». Nous lisons : « Au cours des vacances, j'ai visité le Lötschental et voici les institutions extraordinairement démocratiques que j'ai pu y observer. » Observation directe, pénétrante, servie par une intuition créatrice, diront ses pairs. « Tous les habitants y sont propriétaires, les citoyens y sont presque tous des « bourgeois » au sens helvétique du terme, et participent à l'administration de la commune et la contrôlent. Les diverses communes du Lötschental sont réunies en une association couvrant les intérêts de l'unité géographique qui constitue la vallée : il n'y a ni fonctionnaire fédéral ni fonctionnaire cantonal, à l'exception des PTT. Il s'agit donc d'une sorte de petite république, vraiment autonome...

» En voyant le Lötschental, conclut Siegfried, et son système de parfaite égalité, de complète liberté, d'intégral respect de la volonté populaire, je me demandai ce qu'il en adviendrait, s'il était soumis au régime des démocraties populaires telles qu'on les voit fonctionner derrière le rideau de fer ? »

Nous retrouvons bien là le moraliste épris de démocratie qui écrivait, au lendemain même de la libération de Paris, en août 1944 : « On n'est pas civilisé simplement parce que l'on a de la supériorité technique ; les fondements de la civilisation occi-

dentale sont d'un autre ordre... L'Occident, c'est la pratique d'un libre esprit critique respectueux de la vérité, libéré des contraintes de l'austérité... c'est l'affirmation de la dignité humaine, la revendication des droits de l'individu considéré comme un homme libre, digne de considération, quelle que soit sa race ou sa religion... »

Le second de ces deux articles traite du référendum sur le suffrage des femmes ; il paraît en janvier 1959 dans le *Figaro littéraire* avec un sous-titre révélateur : « Et pourtant, le matriarcat progresse. » Siegfried, pionnier de la sociologie politique et père de la géographie électorale, nous explique avec son génie de la clarification et de la synthèse pourquoi la Suisse a rejeté le suffrage des femmes que lui proposait son Conseil fédéral. « Ce résultat, on le prévoyait, mais ce qu'on n'avait pas pronostiqué, c'est l'importance de la minorité... il faut souligner d'autre part que trois cantons romands : Genève, Vaud et Neuchâtel ont donné une majorité féministe se distinguant géographiquement de la masse compacte des autres cantons. La forteresse masculine helvétique tient bon (nous sommes en 1959), mais elle est investie et certains commencent à prévoir qu'elle pourrait céder un jour. » Rappelant que seul l'électorat masculin participait à ce référendum, en moraliste, Siegfried note ceci : « L'obstination de cette résistance suisse s'explique ; il ne s'agit pas seulement de l'octroi d'un droit politique mais de tout un système de mœurs impliquant une sorte de *modus vivendi* entre les sexes. C'est par là que la question touche dans la personnalité suisse quelque chose de plus profond qu'un simple amendement constitutionnel... Parce que les femmes ne votent pas, sont-elles sans influence ? — Non, répond Siegfried, elles ne sont pas seulement influentes mais puissantes.

» Cette puissance s'exerce dans certains domaines, mariage, famille, éducation, confort domestique. Cette pression morale est susceptible parfois de paraître oppressive... Les maris éprouvent à l'occasion quelque besoin d'évasion, ils le trouvent dans la vie publique dont on sait en Suisse l'extraordinaire développement : corporation, syndicat, association sportive ou philanthropique... Si les femmes s'introduisaient dans ce système, elles y apporteraient un certain trouble et des réglementations limitatives aux réunions masculines. Nous tenons là le secret de l'obstruction négative de l'élément masculin. »

Situant l'événement dans un contexte géographique plus large, l'auteur poursuit : « Cependant, les pressions venues de l'opinion internationale et surtout des pays anglo-saxons se font sentir et risquent de compromettre l'intégrité de la forteresse... La répartition topographique des votes semble confirmer cette explication : résistance massive dans les cantons alémaniques catholiques, majorité de « oui » dans la Suisse protestante française ; les Romands n'ont-ils pas un contact culturel et idéologique plus international que ces cantons du Réduit alpin ? Dans le canton de Vaud — note Siegfried — où un référendum cantonal s'est déroulé parallèlement au référendum fédéral, la consultation a donné une majorité dans le même sens, ce qui signifie que dès demain les Vaudoises voteront ; mais le cas reste exceptionnel... »

En sociologue et en humaniste, Siegfried concluait : « La Suisse subit la pression d'un courant qui a balayé la planète : la révolution industrielle jointe à l'évolution de nos guerres, travaille irrésistiblement à réduire la supériorité traditionnelle du sexe masculin ; l'homme n'est plus seul à combattre, la femme tend à le doubler dans une foule de métiers... L'humanité s'oriente ainsi vers un état de matriarcat dont les États-Unis nous offrent un évident spécimen... »

IV. PLACE DE LA SUISSE DANS L'ŒUVRE D'ANDRÉ SIEGFRIED

Au terme de plusieurs voyages transocéaniques et missions internationales, notamment en 1945 à la Conférence de San Francisco et en 1948 au Congo et en Afrique du Sud, Siegfried choisit la Suisse comme objectif d'études. Il y consacre des articles nombreux et importants dont il va faire une vaste synthèse : ce sera son ouvrage *La Suisse, démocratie-témoin* paru en 1948, qui fut qualifié de « joyau en matière de psychologie collective ».

Pour cet ardent défenseur de la démocratie et du libéralisme, la Confédération helvétique, dans ce contexte d'après-guerre, prend valeur de relique et de refuge des libertés dont une grande partie de l'Europe se trouve privée. Ses voyages en URSS et à Berlin l'avaient sensibilisé. Écoutons son ami et éminent collègue à l'Institut et ancien ministre Edouard Bonnefous : « Républicain dans l'âme, passionnément attaché à la liberté, Siegfried est inquiet de voir les progrès incessants de la servitude dans le monde... » C'est bien l'impression qui se dégage dès les premières pages de son ouvrage où nous lisons : « En Suisse, nous retrouvons des conditions de vie dont l'Europe, après deux guerres, nous interdit la possibilité, normale dans notre triste continent... c'est comme une rétrospective... »

Pour l'auteur, voilà un retour aux sources vers une société idéale et exemplaire, celle d'une « démocratie vraie, inscrite dans la géographie... ».

Nul n'était mieux qualifié que Claudius Terrier pour porter sur cet écrit un jugement de valeur et nous apprendre ce que l'ouvrage a apporté aux élites pensantes de son pays. Écoutons-le : « Dans ce livre, André Siegfried décrit avec un sens aigu de l'observation les institutions les plus caractéristiques. Il se plaît à découvrir les fondements de l'esprit helvétique qui ne procède d'aucune unité ethnique, linguistique, religieuse ou culturelle. Ce serait méconnaître la portée de cet ouvrage dans lequel, non sans dessein, Siegfried a fait figurer, sur l'une des pages de garde, cette maxime de La Rochefoucauld : « C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. » Loin-tain présage ou sage avertissement ?... L'un et l'autre, sans doute, quand on songe à l'accélération de l'histoire depuis la dernière guerre et à la précipitation des révolutions industrielles. »

Claudius Terrier poursuit : « Il n'appartient pas à un économiste d'entreprise qui n'est ni sociologue ni historien de préjuger comme il conviendrait l'évolution de la démocratie suisse, si ce n'est de rappeler que les mutations successives de l'ère paysanne et artisanale à l'ère mécanicienne, puis à celle de l'organisation, le convainquent de plus en plus de la révision, générale mais prudente, des constantes politiques, économiques et sociales de la démocratie suisse. L'heure du passage d'une neutralité passive à une participation résolument active aux grandes organisations qui préparent l'intégration de l'Europe n'a-t-elle pas sonné ? Voilà, en suivant le maître-à-penser que j'ai bien connu, la leçon réaliste que je crois devoir retirer de sa captivante étude. »

Claudius Terrier met en lumière le rôle déterminant de l'illustre académicien dans la prise de conscience en Suisse de la réalité et de la complexité de la société helvétique, en cet après-guerre. « Il est, me semble-t-il, une seconde manière d'honorer la mémoire de ce grand ami de la Suisse. Je la vois dans l'admiration générale de mes

compatriotes pour l'œuvre des penseurs et des écrivains français qui, avec André Siegfried, ont puissamment contribué à libérer les travailleurs de la servitude qu'au tournant du siècle des techniciens trop rigoristes leur avaient imposée. Dans la préface écrite pour l'ouvrage consacré par Pasdermajian à la deuxième révolution industrielle, Siegfried évoque de vivante manière ce « rationalisme presque agressif » qui, à l'origine, privait l'ouvrier de toute initiative, le soumettant à un rythme ne relevant pas de lui, pour finalement le perdre dans un système empli d'inhumanité.

» A ce taylorisme trop sévère, l'école française, tout imprégnée de l'esprit d'André Siegfried, a opposé une conception plus humaine de l'organisation du travail.

» Dès le début de ses travaux, cette école eut le mérite d'inspirer aux chefs d'usine un sens de leurs responsabilités capable de les préserver des déboires occasionnés par une rationalisation excessive.

» A une conception renouvelée de l'organisation des ateliers, il faut relier les patients efforts de ces nombreux auteurs français qui, en partant de points de vue différents, ont enrichi la science du travail. En bref, si au cours de la dernière révolution industrielle, celle de l'électricité succédant à celle de la vapeur, le génie américain a marqué le pas dans le camp des techniques de la production et conféré aux machines leur plus haute puissance de rendement, « sur le chemin des hommes », c'est la France qui a redonné à la condition humaine une nouvelle spiritualité, une nouvelle raison d'espérer. La contemplation de cette généreuse action m'amène à penser combien Péguy a eu raison de prétendre : « Quand les Français disent qu'ils se taillent un empire, il ne faut pas les croire ; ils propagent les libertés. »

En rappelant le témoignage de Claudius Terrier, on ne peut manquer d'associer cet hommage rendu au célèbre écrivain français, à celui d'un grand Suisse que Siegfried tenait en haute estime et dont il s'honorait d'être l'ami, Gonzague de Reynold, l'historien philosophe.

En comparant leurs travaux, apparaissent clairement une corrélation et une convergence de pensée dont la psychologie collective est l'élément révélateur pour qui cherche à mieux comprendre l'histoire des peuples et des continents.

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que paraissent *La Suisse, démocratie-témoin* (1948) et *L'Ame des Peuples* (1950). Or, notons-le, quelques années auparavant avaient paru les deux maîtres ouvrages de G. de Reynold : *D'où vient l'Europe ?* et *Où va l'Allemagne ?* qui suscitèrent dans le monde une prise de conscience aiguë du péril hitlérien et provoquèrent la fureur des maîtres du III^e Reich. Les deux grandes intelligences se rencontrent sur des sujets essentiels ; leurs attitudes intellectuelles et leurs réactions morales face aux grands bouleversements politiques apparaissent converger, sans pour autant que leurs points de vue concordent sur toutes choses.

Dans l'œuvre scientifique d'André Siegfried, où situer sa *Suisse, démocratie-témoin* ?

La réponse, nous la trouvons dans un article récent du professeur Maurice Le Lannou, géographe en renom, membre de l'Institut, publié en avril 1975 dans le *Monde* sous le titre : « La géographie — la leçon d'André Siegfried ». Nous y lisons : « Ce

serait le moment (le centenaire de sa naissance) de dire combien la géographie, par lui, sut être présente au monde contemporain... « Il n'y a qu'une seule géographie, » écrivait Siegfried, mais elle comporte plusieurs aspects... de la géographie politique » à la psychologique, la transition est insensible... » La géographie est proposée comme un garde-fou des sciences humaines... Quelque porté qu'il soit vers les aspects économiques et politiques de l'existence humaine, Siegfried entend appartenir à la géographie... parce qu'il croit au pouvoir des lieux. »

Maurice Le Lannou nous invite à relire la très belle « Vue géographique de la Suisse », premier chapitre de *La Suisse, démocratie-témoin*, pour voir comment Siegfried établissait ses démonstrations sur les dossiers du cadre naturel :

« Une plaine mince allongée entre deux systèmes de montagnes, tel est le dispositif d'ensemble du cadre helvétique. La montagne compliquée, percée de vallées abritées favorables à l'existence autonome, constitue le « réduit » qui a pu enclaver une nationalité. La plaine mesurée s'ouvre au contraire sur le reste de l'Europe, formant un « carrefour » naturel de routes internationales » La terre suisse prépare ainsi le double aspect d'un ensemble solidement protégé, mais aussi fort utilement ouvert. La différence est grande avec la plaine germano-polonaise, immense et morne, qui s'offre à des flux et des reflux de peuples ; grande également avec le dispositif habituel de la Méditerranée, où la plaine et la montagne sont le plus souvent ennemies. Nous avons dans la Suisse un type achevé d'Europe centrale, plus achevé qu'une Alsace, un Piémont, une Bohême qui lui ressemblent pour une part, mais à qui il n'a pas été donné de suivre jusqu'au bout « la logique de ce complexe géographico-politique aboutissant à la plus forte unité nationale qui se puisse concevoir ». Le territoire de notre petite voisine renfermait cette double armature matérielle et spirituelle, nécessaire à la fermeté des nations. « Economiquement, c'est la plaine qui est essentielle, mais psychologiquement, c'est la montagne. » Telle est la rencontre qui a fait de la Confédération helvétique, cette démocratie dont on nous précise bien qu'elle était « inscrite initialement dans la géographie ».

V. SIEGFRIED : POÈTE ET PAYSAGISTE DES LACS ET DES CITÉS SUISSES

En 1952, après avoir parcouru les cinq continents durant un demi-siècle, André Siegfried reprend des notes de voyages, celles où il consigne ses sensations, les répartit et les livre au public, en une *Géographie poétique*, en *Evocation des Sites* et en *Portraits des Villes*, œuvre d'artiste, de « voyageur inspiré », dira E. Bonnefous.

Un chapitre est consacré à la Suisse. Là, le géographe cède la plume au poète et au paysagiste. Sa faculté de savoir découvrir les choses se double chez lui d'une perception sensorielle aiguë du milieu physique ; « la poésie des voyages, c'est avant tout de contempler, de s'émerveiller... il faut savoir utiliser tous ses sens pour l'analyse des parfums et des couleurs, des lumières... »

« En Suisse, écrit-il encore, il y a trois couleurs de base qui répondent aux trois versants du Rhin, du Rhône et de l'Inn ou du Danube. La première, la plus suisse, se rencontre à Lucerne, ce cœur de la Suisse... C'est un fond de teinte noir, comme le dos d'un bourdon... »

» Au lac de Genève, tout est lumière dans une teinte claire qui semble une ouverture sur les pays du Midi. Et c'est à l'Est, dans l'Engadine, que j'aime à me représenter, dans une paix surhumaine, le paradis non pas perdu mais retrouvé. »

Puis, évoquant Genève : « Il y a trois villes, la suisse, la genevoise et la française plus exactement savoyarde ou allobroge...

» Le site général est splendide avec le surplomb du Salève, le miroir du lac, la fuite pressée du Rhône et le double encadrement des Alpes et du Jura, ce mur qui au couchant devient couleur bleu sombre, dont le profil se détache sur un ciel annonciateur de l'Occident... »

Lausanne, « c'est un belvédère sur le plein ciel du Midi... quand le Nordique émerveillé débouche du tunnel de Chexbres, c'est comme s'il plongeait dans la lumière ; après le vert et le brun de l'autre versant, c'est le contraste d'une combinaison de rose et de bleu de ciel. Oui, c'est bien ici, la fenêtre ouverte sur la Méditerranée qu'on pressent de loin...

» Berne, fédérale et administrative, avec ses lansquenets — seul a de l'âme le Berne cantonal... Au loin, les Alpes sont mesure de stabilité, mais l'Aar aux eaux rapides enseigne aux Suisses qu'on peut évoluer tout en restant soi-même...

» Neuchâtel, avec sa Collégiale, est bien une ville d'Europe centrale ; bourguignonne aussi mais d'une Bourgogne qui se mirerait dans un lac bleu... son lac m'apparaît comme l'un des plus voluptueux et des plus mystiques de la Suisse... l'été, endormi dans une paresseuse béatitude, je serais tenté de penser à quelque lac de Génézareth. Ce pays est pourtant apparenté à la joyeuse et matérialiste Bourgogne... »

Nous retrouvons bien là celui que l'académicien Jacques Chastenet a appelé « le savant objectif, impartial, irradiant la clarté, en même temps passionné par les formes, les sons et les couleurs... ». Il fut un grand ami de la Suisse, vibrant intensément devant ses beautés naturelles, ses sites, ses paysages.

*
* *

Au terme de cette brève étude sur André Siegfried, et ses rapports privilégiés avec la Suisse, replaçons-nous dans le contexte de la commémoration du centenaire de sa naissance.

Rappelons en guise de conclusion cet hommage rendu par celui qui fut son ami, son confident, son collaborateur, l'éminent universitaire genevois Claudius Terrier :

« Si la « Suisse, démocratie-témoin » devait, en face du grand désarroi du monde, redouter un jour d'entrer en des temps nouveaux, c'est en se souvenant d'André Siegfried, qu'il lui serait donné de ne pas désespérer. C'est en se référant à ce grand Français, dont la vocation fut de croire à l'homme, d'enseigner que l'esprit finit toujours par s'élever au-dessus de l'histoire, et la liberté au-dessus de la servitude, que mon pays reprendrait confiance dans son destin. »

